

Valentino Zeichen

Valentino Zeichen est né à Rijeka, près de Fiume, en 1938. Après la Seconde Guerre mondiale, comme de nombreux Italiens de l'Istrie, il revient en Italie. Il vit à Rome depuis les années cinquante. Ce dandy, qui a fait mille métiers et voyagé partout, en Europe comme en Afrique, semble s'être souvenu des leçons terribles de *Mon cœur mis à nu*. Son culte des images l'a conduit aussi à collaborer à de nombreuses galeries d'art.

Bibliographie: en 1974 Valentino Zeichen a réuni l'ensemble de ses premiers poèmes sous le titre *Area di rigore*, préfacé par Elio Pagliarani. Ont suivi : *Ricreazione* (Milan, 1979) ; *Pagine di Gloria*, (Milan, 1983) ; *Museo Interiore* (Milan, 1987) ; *Gibilterra* (Milan, 1991) ; *Metafisica tascabile* (Milan, 1997) ; *Ogni cosa a ogni cosa ha detto addio* (Rome, 2000).

Il vient de publier une anthologie de son œuvre poétique : *Poesie, 1963-2003* (Milan, 2004). Valentino Zeichen est aussi l'auteur d'un roman, *Tana per tutti* (1983) et de deux textes pour le théâtre : *Apocalisse nell'arte* (Rome, 2000) et *Matrigne* (Padoue, 2002).

En 1989 sont parues en français les *Poésies d'abordage* (Luzarches).

L'anthologie de 1989 comprend une riche bibliographie critique.

Au moment de présenter Zeichen sur les fonds baptismaux, Elio Pagliarani invente sa lignée : « un Gozzano d'après l'École de Francfort, [...] dans une aura que nous pourrions situer entre le neo-liberty et le néo-crépularisme ». Un Gozzano d'après la *Théorie esthétique* d'Adorno ? Un Gozzano d'après Pagliarani, faudrait-il ajouter. Quelle est donc cette partie qui se joue, suivant le beau titre de ce premier recueil dans l'*area di rigore*, dans la surface de réparation³⁰ ? Et que peut la poésie dans une « aire de rigueur » ? Si elle veut tenir compte de la situation de l'art dans les sociétés post-industrielles, elle n'a d'autre choix que l'ironie, qui vide la prétention esthétique de tout contenu, le bric-à-brac et la galerie de portraits, qui rendent vaine toute espérance de composition, et la noirceur enfin qui combat tout sentimentalisme : « défions-nous du peuple, du bon sens, du cœur, de l'inspiration, de l'évidence ».

Ironie de Zeichen. Son vers se déploie en toute simplicité : il pousse un petit fait vrai vers le délire, l'emballage dans une logique de l'absurde, le porte à la limite. Rien de plus étranger à cette écriture que l'effet de manche. Pour dénoncer les mensonges et les hypocrisies de ses contemporains, Zeichen veut une écriture efficace. Dans des vignettes laconiques, le poète mord : il dénonce l'absurdité des falsifications, la misère de l'homme, le malaise dans la civilisation. Des *Pagine di Gloria* à *Gibraltar*, une dénonciation sans trêve du progrès anime un chant sans ambition révolutionnaire ni philosophie de l'histoire – « le progrès est une doctrine de paresseux ». La première section, *Memorie di macerie storiche (Mémoires de décombres historiques)* évoque la bataille d'Angleterre et la princesse Margaret, le général Yamamoto et tous les damnés de la terre, la seconde, *Ecologiche*, multiplie les anathèmes. Il arrive que l'ironie se fasse raillerie et la raillerie sarcasme. Dans *Metafisica portatile*, de violents épigrammes dénoncent les philosophes contemporains : Marramao, Vattimo, Derrida.

Bric-à-brac de Zeichen. Si le monde a perdu de son évidence, et si la culture n'est plus capable d'en ordonner la prose et les significations, le poète n'aura plus pour vocation d'imposer sa syntaxe mais de mimer le désordre. C'est pourquoi il ne cesse de citer, de rapporter, de mentionner. Poésie de la mention, mais non, comme chez Pound, pour condenser : il s'agit plutôt, entre guillemets, d'assurer la comparaison de ce qui est dit, de ce qui est. La métaphysique portable de Zeichen semble un magasin de bric et de broc de l'histoire moderne. On y trouve un poème sur l'évolution qui apostrophe Stephen Jay Gould, une composition sur le serpent monétaire, une réflexion sur Descartes, une longue méditation sur le mur de Berlin mais aussi un poème sur la savonnette, un autre sur le clonage, un autre enfin sur le body art, une série d'aphorismes et une véritable pinacothèque personnelle dans laquelle Zeichen rassemble Picasso, Boucher et Léonard – *ecphrasis* de « l'enfant amoureux de cartes et d'estampes ». *Les Pages de gloire* contenaient déjà une pinacothèque plus grande et un « musée intérieur » qui n'oubliait pas les *spaghetti alle vongole*. Le dernier recueil, *Ogni cosa ha detto a ogni cosa addio – et chaque chose a dit adieu à chaque chose*, offre une longue promenade dans Rome qui veut réinventer un tourisme poétique. Tentative d'épuisement des monuments romains. Un des aphorismes de la métaphysique portable affirmait déjà : « quand la beauté s'est dissoute, il reste le masque de la beauté, un calque de faible valeur archéologique ». On pense encore à la *Théorie esthétique*.

Noirceur de Zeichen : dans cette poésie qui laisse si peu au sentiment et au pathos, le lyrisme n'est pas absent. Un lyrisme du stade esthétique qui ne saurait se dépasser dans le stade éthique : un lyrisme de l'illumination et de l'inachevé, celui d'un ironiste blessé capable de jeter du sel sur ses propres blessures : « *coll'avanzare dell'età sopravviene la nostalgia per i vecchi stili decaduti.* »

1. Le football occupe une place éminente dans l'imagerie de ce poète. Cf. *Poesie*, p. 125, p. 287.

Côtés d'une génération

Comme les faces d'un même dé
nous avons couru
au hasard légitimé
de nos chances ;
de ceux que nous laissions
derrière, ou sur le côté
nous ignorons tout,
renversés peut-être
ou glorieux à coup sûr ;
du réservoir insu des faces
nous ne tirons d'autre version.
Les mots à grand peine
nous ont dissimulé ce vide.

De *Ricreazioni*

Yamamoto

Lors d'un exercice
de philosophie appliquée
le futur amiral
se confia au destin
d'une feuille volante
que le timon du vent
avait fait amerrir
sur le cours d'un ruisseau.
Une grosse mouche bleu métallisé
s'y posa
se laissant transporter :
joyeuse dans le remous.
L'insecte décollait parfois
croisant quelques fac-similés
et, après quelque échauffourée
il perdait de l'altitude
pour s'embarquer à nouveau.
Il avait suffi à l'amiral
de copier la nature
pour doter le Japon
d'une aviation navale.

Mandat

Au nom de notre survie commune
dites adieu aux lieux exotiques
et jurez solennellement
de ne plus jamais les approcher
pour que le sillage des jets

cesse d'entailler le ciel
et d'intoxiquer les anges
qui fraient en altitude.
Et comme ils vous ont
lavé la cervelle
maudissez l'imposture du propre
et la phobie du sale.
Plus encore maudissez le bain douche
le shampoing et les détersifs
balancés dans la mer qui rougit de pudeur.
Pris d'une nostalgie sans salut
vous chercherez en vain à Gibraltar ou
à Tanger, un bout de savon
de Marseille.
Vous blâmez la confusion
et l'impuissance des Verts
parce qu'ils valent moins encore
qu'une malédiction,
et que leur cerveau est
proche des cerveaux primitifs
des grands reptiles disparus-
pourquoi sinon exhumer
une telle bande de fossiles ?
carbone et pétrole
à l'esprit vengeur
d'anhydride carbonique
vous nous aurez avant l'atome.
Et, « ci-dessous », les futures générations
ne cesseront de vous maudire.

De Gibilterra

Sémiotique

Comme la loupiotte rouge
qui s'allume au tableau de bord
et indique au conducteur
que l'essence touche à sa fin,
ainsi, le sentiment
que j'avais pour toi,
est entré en réserve.

Brosse à dents

Face à face comme dans le défi
d'un drame de marionnettes abstraites
nos brosses à dents
s'effleurent et se chatouillent ;
leurs soies de même couleur

les rendent indistinctes ...
J'en prendrais bien une au hasard,
mais un impératif bien plus haut que
toute mesure d'hygiène
me l'interdit.
J'entends prolonger cette attente
jusqu'à une date ultérieure.
En me brossant les dents
me reviennent à l'esprit
tes premiers baisers
au goût de dentifrice
ta bouche pure embrasse ailleurs
et mordille d'autres lèvres.

De *Metafisica tascabile*

La rue qui changeait de noms avec les titres des films

Après Porta Pinciana
à l'angle de l'hôtel Flora
les affiches sous verre
donnaient leur nom aux rues.
Ici commençait *Via col Vento*¹
Et après deux ans c'était
Sunset Boulevard.
J'étais un gamin, à peine
venu de Fiume et arrivé à Rome,
effaré du caractère changeant
de la toponymie des rues.
Il s'en fallut de peu
qu'ils changent le nom de la
via *Vittorio Veneto*, légitime pourtant,
en via *Dolce Vita*.
J'entendais dire les adultes
qu'il n'était d'autre histoire
que l'histoire contemporaine
et j'approuvais en pensant
aux plateaux de Rome :
fabrique des genres cinématographiques
& toponomastique.

De *Ogni cosa a ogni cosa ha detto addio*
© Poesie, Mondadori, Milano, 2004.
Traduit et présenté par Martin Rueff

1. C'est le titre italien d'*Autant en emporte le vent*. Le poète joue sur la syllepse : *via*, rue, et *via*, autant en emporte...
[N.d.T.]